

Laval théologique et philosophique



La critique marxiste de la religion (I)

Henri Legault, c.s.v.

Volume 1, numéro 1, 1945

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1019743ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1019743ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Legault, H. (1945). La critique marxiste de la religion (I). *Laval théologique et philosophique*, 1(1), 150–167. <https://doi.org/10.7202/1019743ar>

La critique marxiste de la religion

Le marxisme et la religion sont-ils irréconciliables ? Existe-t-il une opposition profonde entre le matérialisme dialectique et historique tel qu'enseigné par Karl Marx, Engels, Lénine et Staline, et la croyance en un Dieu souverain, créateur du ciel et de la terre, rédempteur du monde, et rémunérateur de l'homme en une autre vie ?

Pour qui a étudié quelque peu la doctrine du marxisme, cela ne peut faire de doute. Le matérialisme dialectique et historique combat la religion au nom de ses principes les plus fondamentaux. L'un de ces principes est qu'il n'existe qu'une seule réalité, la matière, avec ses forces aveugles; la plante, l'animal, l'homme sont le résultat de son évolution. De même, la société humaine n'est pas autre chose qu'une apparence ou une forme de la matière qui évolue suivant ses lois; par une nécessité inéluctable elle tend, à travers un perpétuel conflit de forces, vers la synthèse finale: une société sans classes. Dans une telle doctrine, c'est évident, il n'y a plus de place pour l'idée de Dieu, il n'existe pas de différence entre l'esprit et la matière, ni entre l'âme et le corps; il n'y a pas de survivance de l'âme après la mort, et par conséquent, nulle espérance d'une autre vie¹.

La religion enseigne l'existence d'un Dieu tout-puissant et infiniment juste, qui punit, dans une autre vie, les injustices des hommes. Elle prêche le renoncement aux biens terrestres, et surtout la charité. Il n'en faut pas davantage pour qu'elle soit classée par les marxistes dans la catégorie des «idéologies» nuisibles et dangereuses. Elle est même la plus dangereuse de toutes, car elle est le plus grand obstacle à la réalisation de l'idéal communiste. Aussi Marx lance-t-il l'anathème contre ceux qui ne haïssent pas tous les dieux, qui ne «reconnaissent pas la conscience humaine pour la plus haute divinité»². Pour lui, «la critique de la religion est la condition première de toute critique» parce que la religion est «l'opium du peuple»³. A certains communistes français qui en appellent à la Bible, Engels rappelle que, s'ils connaissaient mieux la Bible, ils sauraient qu'à côté de quelques passages favorables au communisme, l'esprit général de la doctrine qu'elle expose lui est totalement opposé, comme d'ailleurs à tout point de vue réellement rationaliste⁴. Lénine nous assure que «la base philosophique du marxisme... est le matérialisme dialectique... matérialisme incontestablement athée, résolument hostile à toute religion»⁵. Et Staline, le dictateur actuel de l'U.R.S.S. et «le plus fidèle disciple de Lénine», donnait en 1935 le mot d'ordre suivant: «Pas de neutralité à l'égard de la religion.

1. Pie XI, *Encyclique «Divini Redemptoris»* sur le communisme athée. Ed. de l'Action Catholique, Québec 1937, p. 6.

2. Marx, *Morceaux choisis*. Gallimard, Paris 1934, 3e éd., p. 37.

3. Marx-Engels, *Les grands textes du marxisme sur la religion*, choisis, traduits et présentés par Lucien Henry. Ed. Sociales Internationales, Paris 1936, pp. 13-14.

4. *Ibid.*, p. 74.

5. Lénine, Marx, Engels, *Marxisme*. Ed. Sociales Internationales, Paris 1935, p. 247.

Contre les propagateurs des absurdités religieuses, contre les ecclésiastiques qui empoisonnent encore les masses travailleuses, le Parti communiste ne peut que continuer la guerre¹.

Telle est la véritable figure du marxisme ou du communisme athée. Au début, il s'est montré «tel qu'il était, dans toute sa perversité, mais bien vite il s'est aperçu que de cette façon il éloignait de lui les peuples; aussi a-t-il changé de tactique et s'efforce-t-il d'attirer les foules par toutes sortes de tromperies, en dissimulant ses propres desseins sous des idées en elles-mêmes bonnes et attrayantes»². Il faut avouer que cette méthode diabolique en a séduit un grand nombre. Ainsi on a fait grand état, en certains milieux, de la nouvelle politique religieuse adoptée par le gouvernement soviétique depuis 1939. Concluant d'un changement de tactique à un changement de mentalité chez les dirigeants soviétiques, on a versé sans retard dans un optimisme béat; à ceux-là, des déclarations récentes de Kalinine et de Staline ont donné le démenti³. D'autres, plus nombreux encore, oublieux de l'histoire, même récente, et trompée par les ruses du communisme, continuent de dissocier communisme économique et religion, voient dans chaque nouveau geste soi-disant favorable des marxistes le signe d'une conversion profonde. Voici la réponse de Lénine lui-même à ces illusionnés: Pour ceux qui négligent le fond du marxisme, pour ceux qui ne savent ou ne veulent pas réfléchir, cette histoire⁴ est un nœud d'absurdes contradictions et d'hésitations du marxisme: une sorte de mélémélo formé d'athéisme «conséquent» et de complaisances pour la religion, une sorte de flottement «sans principe» entre la guerre révolutionnaire contre Dieu et le désir peureux de «complaire» aux ouvriers croyants, la crainte de les effaroucher, etc. Dans la littérature des phraseurs anarchistes, on peut trouver nombre de gestes de ce goût contre le marxisme.

Mais quiconque est tant soit peu capable d'envisager le marxisme de façon sérieuse, d'en méditer les bases philosophiques et l'expérience de la social-démocratie internationale, verra aisément que la tactique du marxisme à l'égard de la religion est profondément conséquente et mûrement réfléchie par Marx et Engels; que ce que les dilettantes ou les ignorants prennent pour des flottements n'est que la résultante directe et inéluctable du matérialisme dialectique. Ce serait une grosse erreur de

1. La Pravda du 21 juin 1935, citée par J. de Bivort de la Saudée, dans l'*Anti-religion communiste*. Ed. Spes, Paris 1937, p. 30.

2. Pie XI, *Divini Redemptoris*, p. 37.

3. «For writers (who) have argued from a change of policy to a change of mind in the Soviet rulers the recent statement of President Mikail Kalinin must come as an immense surprise. According to the UP report, he said in a speech published by the «Agitators' Guidebook»: «We believe that religion is a misguiding institution and struggle against it by education. But since religion still grips considerable sections of the population and some people are deeply religious, we cannot combat it by ridicule». . . This statement, which may be considered official, could be illuminated by other recent statements of official leaders expressing the principles of materialist Marxism, which has never been disavowed by the Soviet Government. As late as 1939, on the occasion of his sixtieth birthday, Staline assured his faithful: «Do not doubt, my comrades, that I am ready to devote all my efforts and ability and, if necessary, all my blood, drop by drop, to the cause of the working class proletarian revolution and world communism». It would be more than naive, however, to think that it suffices to read a few declarations of this kind to make up one's mind on the question of cooperation with Russia». Center of Information Pro Deo. (Cip), vol. II, n. 13, New York 1943, p. 5.

4. Lénine vient de faire «l'histoire apparente des interventions de Marx et d'Engels en matière de religion».

croire que la «modération» apparente du marxisme à l'égard de la religion s'explique par des considérations dites «tactiques» comme le désir de «ne pas effaroucher», etc... Au contraire, la ligne politique du marxisme, dans cette question également, est indissolublement liée à ses bases philosophiques¹.

Le présent travail a précisément pour but de montrer que la critique de la religion n'est pas simplement une des doctrines marxistes, mais qu'elle fait la substance même de tout le matérialisme dialectique et historique, que le communisme marxiste est doctrinalement inséparable de cette critique de la religion. Nous le prouverons par de nombreuses citations dont l'orthodoxie n'a jamais été contestée par Moscou. Si l'on constate une évolution dans l'attitude des Bolchéviks à l'égard de la religion², il faut s'en réjouir à bon escient, tout en continuant de «se prémunir contre les ruses du communisme»³.

I. QUELLE EST LA FIN DE L'HUMANITÉ ?

La question est sans doute ambiguë. Car le terme «fin» signifie tantôt le but, la cause finale, tantôt une limite, un terme; à dessein, nous laisserons provisoirement à ce mot son ambiguïté.

Parmi toutes les philosophies du Progrès, c'est le marxisme qui est le plus activement tendu vers l'avenir⁴. Il semble vouloir réaliser d'une manière très concrète les aspirations demeurées obscures dans les autres doctrines, pour lesquelles cette idée de Progrès reste plutôt passive et confuse⁵. Ce Progrès est à la fois indéfini et fatal. On le considère comme une fonction du temps: quoi que fassent les hommes, ils l'accomplira inévitablement; les réactions les plus violentes ne sauraient l'empêcher, sinon qu'en apparence ou de façon provisoire. Mais dans le marxisme, le Progrès

1. Lénine, *Marx, Engels, Marxisme*, p. 250.

2. Le présent travail fut terminé au printemps de 1943. Nous le publions ici sans modifications.

3. Pie XI, *Divini Redemptoris*, p. 36.

4. «Toute pensée qui s'élève et qui cherche l'avenir, rencontre un des souffles, un des courants de la pensée socialiste.» Jean Jaurès, passage cité par Henry de Man, *l'Idée socialiste*. Grasset, Paris 1935, p. 316.

5. «Le marxisme... ne se situe pas dans la vie intellectuelle abstraite, mais dans la vie quotidienne, dans la vie des masses, dans la pratique. Il ne s'agit plus de concilier idéalement les contradictions qui existent dans le monde et de l'interpréter passivement. Il s'agit de transformer le monde et de surmonter réellement, efficacement, toutes contradictions pour atteindre l'humain véritable—qui n'existe encore que dans des virtualités et des pressentiments.» Introduction aux *Morceaux choisis* de Karl Marx par Henri Lefebvre et N. Gutermann. Marx, *Morceaux choisis*, p. 29. Les italiques sont de nous.—«La deuxième étroitesse spécifique de ce matérialisme consistait dans son incapacité à considérer le monde en tant que processus, en tant que matière engagée dans un développement historique. Cela correspondait au niveau qu'avaient atteint à l'époque les sciences naturelles, et à la façon métaphysique, c'est-à-dire antidialectique, de philosopher qui en résultait. On savait que la nature était engagée dans un mouvement perpétuel. Mais ce mouvement, d'après la conception de l'époque, décrivait aussi un cercle perpétuel, et, par conséquent, ne bougeait jamais de place; il produisait toujours les mêmes résultats. Cette conception était inévitable à l'époque.» Marx-Engels, *Etudes philosophiques*. Ed. Sociales Internationales, Paris 1935, p. 28.

devient une idée proprement dite, c'est-à-dire une conception pratique, une idée «factive» d'un avenir qui serait notre œuvre, le fruit de notre activité consciente et délibérée¹.

Nous verrons que, selon le marxisme, les choses purement naturelles, de l'inorganique jusqu'à la brute, n'agissent pas pour une fin. L'action pour une fin est le privilège de l'homme :

..... Une araignée, écrit Marx, accomplit des opérations qui ressemblent à celles du tisserand; une abeille, par la construction de ses cellules de cire, confond plus d'un architecte. Mais ce qui distingue d'abord le plus mauvais architecte et l'abeille la plus habile, c'est que le premier a construit la cellule dans sa tête avant de la réaliser dans la cire. A la fin du travail se produit un résultat qui, dès le commencement, existait déjà dans la représentation du travailleur, d'une manière idéale, par conséquent. Ce n'est pas seulement une modification de formes qu'il effectue dans la nature; c'est aussi une réalisation dans la nature de ses fins; il connaît cette fin, qui définit comme une loi les modalités de son action et à laquelle il doit subordonner sa volonté².

Or, toujours d'après le marxisme, dans la phase actuelle de l'évolution de l'humanité, il est devenu possible de se faire une idée vraiment pratique de la fin de l'homme intégral³. Cette fin n'en est pas une qui lui soit

1. «Par la prise de possession sociale des moyens de production, la production marchande cesse et, par là même, la domination du produit sur les producteurs. L'anarchie au sein de la production sociale est remplacée par une organisation consciente et systématique. La lutte pour l'existence individuelle prend fin. Par là, pour la première fois, l'homme sort, en un certain sens, définitivement du règne animal, passe de conditions animales d'existence à des conditions vraiment humaines. L'ensemble des conditions de vie, milieu qui, jusqu'ici, dominait l'homme, entre enfin sous la domination et le contrôle des hommes qui, pour la première fois, deviennent les maîtres conscients et véritables de la nature parce qu'en tant qu'ils deviennent les maîtres de leur propre organisation en société. Les lois de leur propre action sociale, qui, jusqu'ici, se dressaient devant eux en lois de la nature, étrangères à eux et les dominant, sont dès lors appliquées et dominées par les hommes en pleine connaissance de cause. L'organisation propre de la société des hommes, qui, jusqu'ici, leur était comme étrangère et octroyée par la nature et l'histoire, devient un acte de leur propre et libre initiative. Les forces objectives, étrangères, qui, jusqu'alors, dominaient l'histoire, passent sous le contrôle des hommes eux-mêmes. Ce n'est qu'à partir de ce moment que les hommes feront eux-mêmes leur histoire en pleine conscience; ce n'est qu'à partir de ce moment que les causes sociales, mises en mouvement par eux, auront, en majeure partie et dans une mesure toujours croissante, les effets voulus par eux. C'est l'humanité passant d'un saut du règne de la nécessité dans le règne de la liberté. Accomplir cet acte libérateur du monde, voilà la mission historique du prolétariat moderne. En étudier les conditions historiques et, par là même, la nature, et donner ainsi à la classe aujourd'hui opprimée, qui est appelée à l'action, la pleine conscience des conditions et de la nature de son action propre, c'est la tâche du socialisme scientifique, expression théorique du mouvement prolétarien.» Engels, *M. E. Duhring bouleverse la science. (Anti-Duhring)*, trad. par Bracke (A. M. Desrousseaux). Alfred Costes, Paris 1933, T. III, pp. 51-52.

2. Marx, *Morceaux choisis*, p. 103.

3. «Où donc est la possibilité positive de l'émancipation allemande ?

Réponse : dans la formation d'une classe avec des chaînes radicales, d'une classe de la société bourgeoise qui ne soit pas une classe de la société bourgeoise, qui soit la dissolution de toutes les conditions sociales, une sphère qui possède un caractère universel en raison de ses souffrances universelles et qui ne revendique aucun droit particulier, parce qu'on ne lui a pas fait un tort particulier mais le tort absolu, qui ne puisse plus invoquer un titre historique mais simplement le titre humain, qui ne soit pas en opposition universelle avec les principes de l'État allemand, une sphère enfin qui ne puisse s'émanciper sans s'émanciper de toutes les autres sphères de la société et par conséquent sans les émanciper toutes, qui, en un mot, soit la perte totale de l'homme et qui ne puisse donc se conquérir elle-même que par la reconquête totale de l'homme. La décomposition de la société, comme classe particulière, est le prolétariat... Lorsque le prolétariat annonce la dissolution du monde présent, il ne fait qu'annoncer le mystère de sa propre existence, car il est la dissolution effective de ce monde.» Marx, *Morceaux choisis*, p. 167.

prédéterminée par la nature; elle reste dans les limites de l'humain: c'est une fin que l'homme se propose à lui-même, qui se précise à mesure que grandit la domination du sujet sur les moyens de la réaliser, et dont l'action même de l'homme est le principe¹.

Le but à atteindre n'est donc plus la conception simplement spéculative d'une réalité qui se déroulerait sans notre intervention. C'est, au contraire, une conception humaine et pratique, qui doit préexister intellectuellement dans notre représentation, non toutefois à la manière idéaliste, mais d'une façon pleinement réaliste, conforme à nos puissances concrètes. Le marxisme a bien compris qu'il n'y a pas de connaissance véritablement pratique sans le pouvoir d'exécution. Que l'homme en arrive à se proposer concrètement sa propre fin, c'est le signe du bourgeonnement en lui de la puissance absolue².

* * *

Dans les doctrines humanitaires du Progrès, qui aspirent vers l'émancipation purement humaine de toute misère, le sentiment de pitié est apparemment le mobile d'action. Mais, dans la mesure où l'humanité demeure encore impuissante à se libérer de toute épreuve, cette pitié demeure forcément frustrée pour ce qui regarde le présent. La plus grande misère de l'humanité s'identifie en quelque sorte à son impuissance. L'impuissance ne permet donc qu'une pitié abstraite. Devant une telle pitié la misère actuelle finit elle-même par revêtir un caractère abstrait. La misère revêt un caractère abstrait du moment qu'on la conçoit comme inévitable et irrémédiable: on le constate à la façon abstraite de considérer, dans la guerre, les peines et les souffrances d'autrui.

Or, ici encore, le marxisme prend une attitude résolument active. La misère n'est plus une faiblesse; elle devient, au contraire, une puissance³,

1. «The further men become removed from animals, however, the more their effect on nature assumes the characters of a premeditated, planned action directed towards definite ends known in advance.» Engels, *Dialectics of Nature*, translated and edited by Clemens Dutt, International Publishers, New York, 1940, p. 290.—«And, in fact, with every day that passes we are learning to understand these laws more correctly, and getting to know both the more immediate and the more remote consequences of our interference with the traditional course of nature.» *Ibid.*, p. 292.

2. «...l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre; car, à mieux considérer les choses, il s'avérera toujours que le problème lui-même ne surgit que lorsque les conditions matérielles de sa solution existent déjà ou tout au moins sont en formation.» Marx, *Contribution à la Critique de l'économie politique*, p. 7; cité par Staline, *Le Matérialisme dialectique et le matérialisme historique dans l'Histoire du Parti Communiste Bolchévik de l'U.R.R.S.* Ed. en langues étrangères, Moscou 1939, p. 124.

3. «Dans la société actuelle, dans l'industrie basée sur les échanges individuels, l'anarchie de la production, qui est la source de tant de misère, est en même temps la source de tout progrès.» Marx, *Morceaux choisis*, p. 143.—«L'essence humaine devait tomber dans cette pauvreté absolue pour pouvoir faire naître d'elle-même sa richesse intérieure.» *Ibid.*, p. 233.

la puissance d'exaspération¹, qui recèle une immense valeur pratique. C'est de la misère que provient la tension antagoniste qui est le levier de tout progrès. Donc, loin de l'exclure, loin de se retirer devant elle dans un monde abstrait où l'on attend la puissance de la vaincre, il faut se replier sur elle pour en saisir la force cachée. Il faut user de la misère pour la libération de la misère elle-même, à tel point que celle-ci devienne, non plus une simple condition provisoire, mais un instrument toujours plus efficace pour la conception et la réalisation de la fin. Les combats les plus sanglants, les révolutions les plus violentes sont considérés dès lors comme des phénomènes qui vont de soi, parfaitement naturels². Et en cela même la misère se trouve à la fois féconde et surmontée. Sans elle il n'y aurait point d'antagonisme. Or, «pas d'antagonisme, pas de progrès»³. Loin de nous éloigner de la fin, loin d'être un obstacle provisoire au Progrès, c'est elle qui nous rapproche de cette fin; elle est la puissance inébranlable pour la conquête de cette fin. La naissance est liée à la misère. «Il n'y a d'invincible que ce qui naît et se développe»⁴.

La conception marxiste de la misère est donc une conception foncièrement optimiste, en apparence du moins⁵. La souffrance la plus affreuse de l'humanité n'est jamais inutile. Sans elle, l'homme ne prend pas conscience de lui-même et demeure impuissant. L'homme heureux est un faible; sa puissance est apparente, stérile, elle est un obstacle au progrès. «Les réformes sociales n'aboutissent jamais par la faiblesse des forts, mais toujours par la force des faibles»⁶. Le marxiste ne croit pas seulement que l'humanité progresse vers des états toujours meilleurs. Les révolutions elles-mêmes, issues de la misère, fécondes selon l'étendue de leur bouleversement, sont la raison d'un espoir toujours grandissant, le témoignage d'une foi de plus en plus vive dans la puissance de la misère⁷.

1. «Il faut rendre l'oppression de fait encore plus oppressive, en y joignant la conscience de l'oppression, il faut rendre la honte encore plus honteuse, en lui faisant de la publicité. Il faut représenter chaque sphère de la société allemande comme la partie honteuse de la société allemande, il faut mettre en branle ces conditions pétrifiées en leur chantant leur propre mémodie. Il faut enseigner au peuple l'épouvante de lui-même, pour lui donner du courage.» *Ibid.*, pp. 186-187.

2. «S'il est vrai que le passage des changements quantitatifs, lents, à des changements qualitatifs brusques et rapides est une loi du développement, il est clair que les révolutions accomplies par les classes opprimées constituent un phénomène absolument naturel, inévitable.» Staline, *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique*, p. 104.

3. Marx, *Morceaux choisis*, p. 140.

4. Staline, *op. cit.*, p. 100.

5. «C'est le mauvais côté qui produit le mouvement qui fait l'histoire, en constituant la lutte.» Marx, *op. cit.*, p. 156.

6. *Ibid.*, p. 19.

7. «A mesure que diminue le nombre des grands capitalistes qui accaparent et absorbent tous les avantages de ce processus de transformation, on voit croître la misère, l'oppression, la servitude, la dégénérescence, l'exploitation, mais aussi la révolte de la classe ouvrière sans cesse grandissante, dressée, unie, organisée par le mécanisme même du processus de production capitaliste. Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui s'est développé avec lui et par lui. La concentration des moyens de production et la socialisation du travail arrivent à un point où elles ne s'accroissent plus de leur enveloppe capitaliste et la font sauter. La dernière heure de la propriété privée capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont expropriés.» *Ibid.*, pp. 153-154.

Bref, il est entendu que les hommes devront souffrir affreusement et toujours davantage à mesure qu'ils se rapprocheront du but, car l'homme entrevu au terme du progrès poursuivi est si grand qu'il ne peut naître qu'au prix des souffrances les plus universelles. Loin de fuir la misère, les hommes conscients de la fin à poursuivre doivent au contraire l'embrasser, la diriger¹.

Le marxiste ne cache pas la grandeur du renoncement nécessaire pour atteindre son idéal. A une émancipation totale il faut le sacrifice total de la vie².

La mise en commun de tels dévouements chez ceux qu'anime un même idéal, celui d'une lutte brutale, aussi affreuse que scientifique³, doit hâter l'émancipation tant désirée du genre humain.

L'organisation consciente de la production sociale, mise en œuvre grâce aux révolutions les plus violentes de l'histoire⁴, où les hommes se seront entre-tués de la façon la plus impitoyable, «inaugurera une nouvelle époque historique au cours de laquelle l'humanité elle-même, et avec l'humanité, toutes les branches de son activité, et les sciences naturelles en particulier, connaîtront un progrès qui jettera dans l'ombre tout ce qui a précédé»⁵.

L'individu de cette époque nouvelle jouira de sa personnalité, de l'autonomie, de la liberté. Chacun pourra s'y «développer dans toutes les branches qui lui plaisent, la société règle la production générale, me permet ainsi de faire aujourd'hui, ceci, demain, cela»...⁶.

* * *

L'homme sera donc émancipé une fois pour toutes ? Car les sacrifices auront été grands. Des générations, des millions d'individus auront donné leur vie, et leur dernier cri aura été : «Vive la révolution ! Vive le communisme !» Auront-ils voué leur vie entière au néant pour qu'en résulte quelque bien permanent ?

Que répondra le marxiste à cette question ?

Manifestement, le sort des individus sera, quant au terme de la vie, toujours le nôtre. Ils mourront de la mort totale. La mort sera la fin

1. «Il (le parti communiste) ne négligera pas un instant d'éveiller chez les ouvriers la conscience la plus claire possible de l'antagonisme violent entre la bourgeoisie et le prolétariat...» *Ibid.*, p. 194.

2. «Jusque-là, à la veille de chaque remaniement général de la société, le dernier mot de la science sociale sera toujours : 'Le combat ou la mort ; la lutte sanguinaire ou le néant.' C'est ainsi que la question est invinciblement posée.» *Ibid.*, p. 168.

3. «Accuser les marxistes de blanquisme parce qu'ils considèrent l'insurrection comme un art ! Peut-on dénaturer la vérité de façon plus révoltante, alors que, nul marxiste ne le niera, Marx lui-même s'est prononcé de la manière la plus nette, la plus précise et la plus catégorique sur cette question, en appelant justement l'insurrection un art, en disant qu'il la faut considérer ainsi, qu'il faut remporter un premier succès et aller ensuite de succès en succès, sans interrompre un instant l'offensive contre l'ennemi en profitant de son désarroi.» *Lénine, Marx, Engels, Marxisme*, p. 211.

4. «Les révolutions sont les locomotives de l'histoire.» — «La force est l'accoucheuse de toute vieille société grosse d'une société nouvelle. Elle est elle-même une puissance économique.» *Marx, Morceaux choisis*, p. 159.

5. *Engels, Dialectics of Nature*, p. 19. La traduction est de nous.

6. *Marx, Morceaux choisis*, p. 203.

de tout et lorsque Pierre n'existera plus, il en sera désormais pour lui comme s'il n'avait jamais existé. Le sort de l'homme ne diffère pas ici du sort de la bête¹.

La finalité dont nous avons parlé ne va pas au-delà du règne humain. Tout cela n'a de sens que dans les limites de l'humanité. Or, si nous prenons l'humanité dans son ensemble, son existence est comparable à celle d'un individu; et, en vertu du principe général que «tout ce qui arrive à l'existence mérite de périr», l'humanité elle-même sera un jour exterminée.

Néanmoins, poursuit Engels après avoir parlé de la nouvelle époque historique, «tout ce qui arrive à l'existence mérite de périr. Des millions d'années pourront s'écouler, et des centaines de milliers de générations pourront, devront peut-être naître et mourir, mais, inexorablement, le temps viendra où la chaleur dégradante du soleil ne suffira plus à faire fondre la glace qui s'avance des pôles; où la race humaine se pressant de plus en plus autour de l'équateur, ne trouvera plus, même à cet endroit, assez de cette chaleur nécessaire à la vie; où, graduellement, même la dernière trace de vie organique disparaîtra et où la terre, devenue un globe éteint et froid comme la lune, évoluera dans la noirceur la plus épaisse et dans une orbite de plus en plus étroite autour du soleil également éteint, pour enfin tomber sur lui. D'autres planètes l'auront précédée et d'autres la suivront; au lieu du brillant et chaud système solaire et de l'harmonieux arrangement de ses satellites, il ne restera plus qu'une sphère froide et morte pour poursuivre sa course solitaire à travers l'espace. Et ce qui arrivera à notre système solaire arrivera tôt ou tard aux autres systèmes de notre galaxie; cela arrivera à toutes les innombrables galaxies, même à celles dont la lumière n'atteindra jamais la terre du vivant d'un être humain dont l'œil pourrait percevoir cette lumière².

L'humanité fut, à l'origine, le produit de forces aveugles, de forces qui n'agissent pas pour une fin³. Elle sera un jour engloutie dans la nuit

1. «*Vie et mort*. Déjà, actuellement, on ne considère pas comme scientifique une physiologie qui ne conçoit pas la mort comme moment essentiel de la vie (note: Hegel, *Encyclopédie I*), la négation de la vie comme essentiellement contenue dans la vie elle-même, de telle sorte que la vie est toujours pensée en rapport avec son résultat nécessaire: la mort qu'elle contient constamment en germe. La conception dialectique de la vie ne voit rien au-delà. Mais pour celui qui a compris que tout bavardage sur l'immortalité de l'âme a perdu son sens, ou bien la mort est la décomposition des corps organiques qui ne laissent après eux que les éléments chimiques *constitutifs* formant leur substance, ou bien elle libère derrière soi un principe vital, une âme, qui survit à tous les organismes vivants et non seulement à l'homme. Ici donc, grâce à la dialectique, tout devient suffisamment clair quant à la nature de la vie et de la mort pour rejeter une superstition très ancienne. Vivre signifie mourir.» Marx-Engels, *Les grands textes du marxisme sur la religion*, p. 114.

2. Engels, *Dialectics of Nature*, p. 20. La traduction française est de nous.

3. «Contrairement à l'idéalisme qui considère le monde comme l'incarnation de l'idée absolue, de l'esprit universel, de la conscience, le matérialisme philosophique de Marx part de ce principe que le monde, de par sa nature, est matériel, que les multiples phénomènes de l'univers sont des différents aspects de la matière en mouvement... que le monde se développe suivant les lois du mouvement de la matière, et n'a besoin d'aucun esprit universel.» Staline, *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique*, p. 105.—«We are now in position to sum up the philosophy of materialism and to see it in contrast with idealism. It denies that any God or Gods exist, created, or control the universe. It affirms that there is no reason to believe that something (matter in some form) did not always exist and will not always exist. It denies that the universe had any purpose or is aiming at the accomplishment of anything; only living organism have purposes, and of these, men alone, as far as we can now tell, are conscious of their purposes and seek to control themselves and the world around them to attain their desires. It affirms that we are a product of this world, were developed in it and by it, and that life on the earth is as natural (that is as necessary a result of the nature of things) as the movements of the heavenly bodies, the ebb and flow of the tides, or the sequence of the seasons». Selsam, Howard, *What is Philosophy*, International Publishers, New York 1938, pp. 72-73.

de l'inconscience par les mêmes forces aveugles. Et alors personne ne saura plus que nous avons existé. Que nous ayons existé ou non, que nous ayons combattu ou non, que nous ayons soutenu le combat de la justice ou de l'injustice, cela sera tout à fait indifférent. Cela n'aura même pas la réalité du rêve. La nuit aura englouti jusqu'au souvenir. Votre souffrance sera ignorée, comme votre mort. Le, «vous avez été», ne sera plus.

Est-ce dire que la possibilité d'une autre humanité sera rayée de l'univers? «Si fréquent et si implacable que soient le parachèvement et la répétition de ce cycle dans le temps et dans l'espace; quelque millions de soleils et de terres qui arrivent à l'existence pour ensuite passer au néant; quelque temps qu'il faille pour le développement des conditions de la vie organique; si innombrables que soient les êtres organiques qui devront connaître l'existence et le néant avant que surgissent parmi eux des animaux avec un cerveau capable de pensée et trouvant pour quelque temps des conditions propices à la vie, vie qui sera exterminée bientôt sans merci; nous avons la certitude que la matière demeure éternellement la même dans tous ses changements, qu'aucun de ses attributs ne peut se perdre et, en conséquence aussi, qu'avec la même impérieuse nécessité qu'elle exterminera de la terre sa plus haute création, l'esprit pensant, elle devra ailleurs et en d'autres temps le produire de nouveau»¹.

Évidemment, le sort de ces humanités, qui, elles aussi, passeraient par les mêmes phases de misères jusqu'à la liberté couronnée par l'extermination totale et sans merci, nous est aussi indifférent que le sort de la nôtre. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? En effet, les forces aveugles qui ont exilé l'homme sur la terre, ne sont-elles pas indifférentes à notre sort? Nous sommes les enfants de la nuit et la nuit nous engloutira. La nuit est sans pitié! Idée anthropomorphique! Si vous voulez appeler impitoyable la puissance aveugle qui nous écrasera tous, soit. Il est vrai aussi que l'homme est le produit supérieur de la matière, car il peut agir pour une fin, il peut se proposer un dessein intelligent, il peut en quelque sorte se faire lui-même. Mais, la puissance invincible est celle de l'inhumain. L'imparfait est plus puissant que le parfait. La lumière est sortie de la nuit et la nuit l'éteindra. La matière inerte étouffe la vie qu'elle a engendrée. La pierre écrase le cerveau. Mais qui se tournerait vers la nuit pour l'accuser de cruauté? Poursuivrez-vous la pierre qui a tué votre enfant?

Les marxistes se gardent bien de scruter ces aspects anthropomorphiques de leur doctrine². Car ils feraient vite paraître que la vie humaine

1. Engels, *Dialectics of Nature*, pp. 24-25. La traduction française est de nous.

2. «The point of Occam's principle is that it is neither desirable nor legitimate to assume that something exists or causes anything if we can get along without such an assumption. For example, why should we assume that a God caused a birth or a death, a discovery or an earthquake, if we can explain these things just as well by things we actually know to exist? Or, again, why should we explain a man's appearing on earth and teaching certain religious ideas as resulting from an unknown power that controls this world, if we can satisfactorily explain his appearance and teaching by reference to the actual way in which men are born and by which they come to have ideas? Basing himself on this principle, the materialist says, therefore, why should we assume that a God or spiritual force created the universe when we can explain everything that happens without such an assumption? And generalizing still further

est une farce sinistre. En vérité le sort de l'homme serait pire que celui de la brute. Sa douleur immense serait absolument inutile. Le désir de vivre qui demeure à travers les souffrances serait pour l'homme la calamité suprême. Il serait la cruauté suprême. Vous seriez alors l'enfant de la cruauté. La cruauté, la puissance sans merci, serait la racine première de toute chose. Vous seriez alors acculé à maudire votre propre existence. Vous seriez acculé à maudire toute existence. Et si la vie pouvait vous offrir un moment de douceur, ce moment serait le plus maudit de tous. La liberté pour laquelle nous combattons serait l'escalavage le plus honteux, une capitulation devant la puissance aveugle, un pacte avec la nuit.

Mais ne voyez-vous pas combien toute révolte serait souverainement inutile? Car la nuit n'entend pas. Et la matière toute-puissante ne vit pas. Et votre bruyant désespoir aura sombré dans le néant. Votre malédiction, de même. Qui entendrait votre cri?

«Une puissance inhumaine règne sur tout».

Pourquoi donc la vie humaine ne serait-elle pas foncièrement inhumaine?

* * *

Le marxiste serait donc pris de pitié pour les misérables? Le communisme marxiste, nous dit-on, et le christianisme, puisent à une source commune? C'est donc pitié d'assimiler le terme de la vie humaine à celui des chiens? Et cela serait conforme à une inspiration chrétienne? Enseigner que l'homme est, au fond, le jouet d'une puissance aveugle, impitoyable, inhumaine, et ne pas même la vouloir diabolique relève donc de la pitié? Enseigner que toute sa souffrance, tous ses labeurs, et sa mort même, seront couronnés par une extermination totale et irrévocable cela tient de la pitié chrétienne?

Monsieur Davies ne voit pas une si grande différence entre Dieu et les forces naturelles du communisme: «There is one very noble aim that our two countries share in common, whether it be motivated by God, as we believe, or what you might term great natural forces...»¹. La miséricorde, racine première de toutes choses, et la cruauté seraient donc au fond synonymes? La lumière et la nuit reviennent au même? Sans doute,—si c'est la nuit qui a engendré la lumière.

La pitié du marxiste n'est-elle pas le prétexte pour nier toute miséricorde? N'est-elle pas l'accomplissement de toutes les doctrines humanitaristes, où l'homme prétend se sauver par sa propre pitié?

he argues that one never needs to prove that something does not exist but that something does exist. In other words, it is the one who asserts that anything is, who has to prove his assertion. There is no need to trouble about disproving it unless positive evidence can be offered in its favor. Basing himself on this principle, and without this principle there can be no science at all, the materialist contends that he has no need of disproving that there is a God directing the events of this world, and conversely, no right from a scientific point of view to refer anything that happens to a supernatural power. A classic expression of this position was given by the French mathematician and astronomer Laplace who developed in systematic form a theory of the evolution of the solar system. When it was called to his attention that he made no mention of God in his work he replied, «I had no need of that hypothesis». Selsam, Howard, *What is Philosophy?* édition citée, pp. 64.65.

1. Davies, Joseph E., *Mission to Moscow*, p. 367.

La principale ressource du marxisme est la négation. A toutes les questions fondamentales il répond par des négations, et il sort de l'embarras où elles le mettraient par des négations. Ainsi comment peut-on expliquer son apparente tranquillité dans le désespoir absolu? Quel peut être le mobile véritable d'une action vouée d'avance au néant? Le marxisme sort de l'impasse par la négation. Dans quel intérêt, se résigne-t-il à cet échappatoire systématique? Autre chose est la réponse que nous donnent les auteurs marxistes à cette question; autre chose, la réponse véritable qui démasque la raison profonde de leur réticence.

La force pratique avec laquelle ces auteurs et leurs disciples adhèrent à leurs erreurs, écrit M. De Koninck, ne peut s'expliquer que par un amour de ces erreurs *puissant comme la mort*. Je dis puissant comme la mort, car le marxiste doit sacrifier son être tout entier, il doit faire face à la mort totale, à l'anéantissement complet de son moi. Il doit se nourrir froidement du désespoir le plus absolu. Toute son action toujours tendue à la violence n'aboutit qu'à la destruction totale du soi. Mort, il sera, pour lui, comme s'il n'avait jamais existé. Aucune récompense, aucune justice, aucune pitié. Lui qui n'existait que pour soi, existe pour n'être pas. Ses peines sont-elles compensées par quelque héritage qu'il pourrait laisser? Qui est son héritier? L'humanité? Mais l'humanité est faite d'une multitude de moi: tous attendent le même sort. Pour chaque individu humain il sera bientôt comme s'il n'avait jamais existé. Qu'il ait agi ou qu'il n'ait pas agi, agi bien ou agi mal, qu'importe?

Cela importe! nous crierait-on. Il importe quand même d'agir! Ne voilà-t-il pas la condition essentielle d'une action humaine absolument gratuite? L'homme ne se doit-il pas cette générosité absolue? Le marxiste véritable ne peut vivre que dans l'abnégation totale. Puissance et faiblesse de la négation. Elle ne peut pas tout détruire. Il se console de vivre, il veut cette vie en tant qu'elle lui permet de nier. Que soient toujours des choses afin que vive la négation! Il se perpétue dans la mort en transmettant cette négation de génération en génération. Générosité issue de la haine et du mépris. Héroïsme issue d'une capitulation suprême. Dans l'Éthique, ce genre d'héroïsme est l'excès contraire de l'héroïsme—et s'appelle "bestialité".

Négation de quoi? A qui en veut-on?¹

II. POURQUOI L'HOMME AGIT-IL?

QUELS SONT LES BESOINS DE L'HOMME?

L'homme agit pour une fin. C'est, au dire des marxistes, le privilège de l'homme². On parle ici de privilège; de la même façon on pourrait qualifier de privilégié l'être même de l'homme en tant que l'homme est le produit «supérieur» de la matière³.

1. De Koninck, Charles, *De la Primauté du Bien commun; Le principe de l'ordre nouveau*. Ed. de l'Université Laval, Québec 1943, pp. 118-119.

2. «L'histoire ne fait rien, elle ne possède pas d'énormes richesses, elle ne combat aucun combat! C'est l'homme, l'homme réel, l'homme vivant, qui fait, qui possède, qui combat; ce n'est pas l'histoire qui utilise l'homme pour réaliser ses fins—comme si elle était une personne indépendante—, elle n'est rien que l'activité de l'homme poursuivant ses fins.» Marx, *Morceaux choisis*, p. 75.

3. «La matière n'est pas un produit de l'esprit, mais l'esprit n'est lui-même que le produit supérieur de la matière.» Marx—Engels, *Études philosophiques*, p. 27.

Or, quelle est la fin pour laquelle agit l'homme ? Cette fin ne peut résider pour lui que dans les choses purement sensibles, toutes provisoires, périssables. Les besoins de l'homme sont des besoins purement matériels. Car, si l'homme est le produit supérieur de la matière, il demeure une nature purement matérielle. Donc, les biens humains, quelle que soit leur différence spécifique, seront toujours des biens matériels.

Quels sont les biens matériels ? Nourriture, vêtements, maison, etc.¹. Il ne peut y en avoir d'autres. Tout bien autre que les biens matériels serait pure illusion et nous détournerait seulement du bien véritable².

Est-ce dire qu'on peut assimiler les marxistes à ceux qu'ils appellent matérialistes « vulgaires », qui chercheraient seulement à se remplir le ventre ? Il semble bien que non³. Car en cela l'homme ne serait pas différent des brutes. Les biens matériels de l'homme ont deux caractéristiques. Ils sont d'une variété infinie, ils diffèrent profondément selon le temps. Ainsi l'auto est un bien matériel des temps modernes, de même que le vaccin contre la diphtérie. Le champ de ces biens est donc en quelque sorte infini. Or l'infinité de ce champ est liée à la nature même de l'homme qui est en un sens le créateur de ces biens⁴. L'homme produit lui-même les biens qui répondent à ses besoins, et ses besoins, loin d'être figés par la nature, sont eux-mêmes le produit de l'homme en tant qu'il les fait grandir par sa capacité productive. Plus il répond à ses besoins, plus ses besoins augmentent⁵. En tant qu'il est lui-même la source de ses besoins par sa propre activité, et qu'il produit lui-même incessamment les biens susceptibles de satisfaire ces besoins, l'homme se fait lui-même⁶.

C'est par là qu'il diffère des brutes :

1. « A la vie sont nécessaires la nourriture et la boisson, l'habitation, le vêtement et quelques autres choses encore. » Marx, *Morceaux choisis*, p. 76.

2. « La structure politique et l'État naissent d'une manière permanente du procès de vie d'individus déterminés, mais de ces individus, non pas tels qu'ils peuvent apparaître dans leurs propres idées ou dans celles des autres, mais comme ils sont réellement, c'est-à-dire comme ils agissent, comme ils produisent matériellement, ainsi donc, comme ils se montrent actifs dans des conditions préalablement données, dans des bornes matérielles déterminées et indépendantes de leur volonté. » Marx-Engels, *Les grands textes du marxisme sur la religion*, p. 20.

3. « Thus the goal of Marxism is not a mere *satisfied belly* but the achievement of the material conditions for all people to participate in the great cultural achievements of the past and to create anew. » Selsam, *Socialism and Ethics*, International Publishers, New York, 1943 p. 117.

4. « The naturalistic conception of history, as found, for instance, to a greater or lesser extent in Draper and other scientists, as if nature exclusively reacts on man, and natural conditions everywhere exclusively determined his historical development, is therefore one sided and forgets that man also reacts on nature, changing it and creating new conditions of existence for himself. » Engels, *Dialectics of Nature*, p. 172.

5. « ... Le premier principe de toute existence humaine, de toute histoire par conséquent est... que les hommes doivent pouvoir vivre pour pouvoir faire l'histoire... Le deuxième fait est que le premier besoin satisfait—la satisfaction même et l'instrument déjà acquis de la satisfaction—conduit à de nouveaux besoins... » Marx, *Morceaux choisis*, p. 76.

6. « Le travail est d'abord un phénomène qui unit l'homme et la nature. Un phénomène dans lequel l'homme accommode, règle et contrôle l'échange de matière qu'il fait avec la nature. Il agit en face de la matière naturelle comme une force naturelle. Les forces naturelles qui appartiennent à son corps, ses bras et ses jambes, sa tête et ses mains, il les met en mouvement pour s'approprier la matière sous une forme qui puisse servir à sa propre vie. En agissant sur la nature qui est hors de lui, à travers ce mouvement et en la transformant, il transforme aussi sa propre nature. » *Ibid.*, p. 103.

On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion, par ce qu'on veut. Ils commencent eux-mêmes à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire eux-mêmes leurs moyens d'existence; c'est là un pas que conditionne leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même... Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, aussi bien avec la nature de la production qu'avec le mode de la production. Ce que sont les individus dépend donc des conditions matérielles de leur production¹.

Tout en mettant le bien de l'homme dans les biens les plus inférieurs qui se puissent concevoir, le marxiste voit néanmoins la source de ces biens dans la raison, et, plus particulièrement dans son infinité, dans sa capacité infinie de faire des biens matériels toujours plus parfaits et de créer ainsi des besoins toujours plus grands. Il admet donc la puissance de la raison². Mais la raison, ou la puissance de la raison reste liée à la matière par son principe et par son terme. Elle n'est qu'une forme supérieure de la matière³. Cette supériorité ne lui donne aucune existence propre, aucune fin propre. Le bien de la raison sera toujours un bien purement matériel. Il faut même dire que le bien de la raison n'est jamais celui de la raison comme telle, car la raison est elle-même un pur moyen, un pur instrument de production de biens matériels, c'est-à-dire de tire-bouchons, de chaussures, de Fords, etc⁴. Tout autre bien de la raison serait une fiction dangereuse qui nous détournerait du bien véritable. Bref, la supériorité de la raison se tient exclusivement du côté des biens matériels qu'elle peut produire et de leur mode de production.

* * *

D'un certain point de vue, le marxiste se fait des biens matériels une notion extrêmement objective. En effet, on peut juger la nature et la perfection radicale d'une chose par sa fin. La fin est en quelque sorte la mesure première. Donc, l'homme marxiste lui-même doit être apprécié à la lumière des biens matériels auxquels il peut atteindre⁵. Les hommes

1. *Ibid.*, pp. 77-78.

2. «... animals also produce, but their productive effect on surrounding nature in relation to the latter amounts to nothing at all. Man alone has succeeded in impressing his stamp on nature, not only by shifting the plant and animal world from one place to another, but also by so altering the aspect and climate of this dwelling place, and even the plants and animals themselves, that the consequences of his activity can disappear only with the general extinction of the terrestrial globe. And he has accomplished this primarily and essentially by means of the hand.» Engels, *Dialectics of Nature*, p. 18.

3. «Contrairement à l'idéalisme... le matérialisme philosophique marxiste part de ce principe que... la pensée est le produit de la matière, quand celle-ci a atteint dans son développement un haut degré de perfection...» Staline, *La matérialisme dialectique et le matérialisme historique*, p. 105.

4. «La première condition de toute histoire humaine est naturellement l'existence d'individus humains vivants. (Le premier acte historique de ces individus, par quoi ils se distinguent des animaux, n'est point la pensée, c'est le fait qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence).» Marx, *morceaux choisis*, p. 77.

5. «Ce sont les manifestations de leur vie qui définissent les individus. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, aussi bien avec la nature de la production qu'avec le mode de la production. Ce que sont les individus dépend donc des conditions matérielles de leur production.» *Ibid.*, p. 78.

des différentes époques seront eux-mêmes différents et meilleurs selon les objets matériels qu'ils pourront fabriquer¹. Mais les biens matériels sont toujours purement et simplement des biens matériels.

Or, pour nous, les biens matériels de l'homme doivent leur importance véritable au fait qu'ils sont les biens de l'homme dont le bien proprement humain est infiniment supérieur à ses biens matériels. Nous chargeons ainsi les biens matériels d'une bonté qui est tirée non pas des biens matériels envisagés en eux-mêmes, mais du bien supérieur de l'homme. Ainsi le père de famille qui travaille pour procurer de la nourriture à sa famille, ne juge pas l'importance de sa famille par la nourriture qu'il peut lui procurer, mais il juge l'importance de la nourriture par l'importance de la famille qui en a besoin. Pour les marxistes, au contraire, l'homme ne vaut que ce que valent les biens matériels qu'il peut pratiquement produire². Ainsi la mère moderne devrait aimer davantage son enfant qu'une mère du moyen âge parce que son enfant appartient à un monde où il y a des autos et parce qu'il appartient à la génération des fabricants d'autos. Les raisons proprement humaines de l'aimer sont toujours de cet ordre, quoiqu'en ferait croire l'instinct qui, lui, est purement naturel, donc parfaitement aveugle et inhumain³.

* * *

Pour comprendre comment des hommes peuvent soutenir des idées aussi basses, il faut se rendre compte des avantages apparents qu'elles leur donnent.

Elles leur permettent d'apprécier les hommes avec une certaine «sobriété». Si les hommes ne valent que les biens dont ils sont capables, et si ces biens sont purement matériels, les hommes ne valent pas grand'chose. La valeur doit être appréciée dans les limites de ces biens.

Mais en même temps, cette concentration sur les biens matériels leur donne une certaine puissance. Car, quelle que soit la grandeur de l'homme, il meurt quand on lui soustrait sa nourriture; il s'abrutit mentalement quand

1. «La conscience ne peut être autre chose que l'être conscient, et l'être de l'homme est son activité vitale réelle. Si dans toute l'idéologie, les hommes et leurs rapports paraissent inversés comme dans une chambre noire, ce phénomène découle tout aussi naturellement de leur histoire que le renversement de l'objet sur la rétine découle de leur nature physique. Absolument en opposition avec la philosophie allemande, qui va du ciel à la terre, on procède ici de la terre au ciel. C'est-à-dire qu'on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, des hommes dits, pensés, imaginés, représentés, pour en arriver aux hommes vivants; on part des hommes réels, agissants, et de leur activité vitale réelle, on expose le développement des reflets et des échos idéologiques de cette activité vitale.» *Ibid.*, p. 90.

2. «Toute la vie sociale est essentiellement pratique. Tous les mystères qui égarant la théorie dans le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la *praxis* humaine et dans l'intelligence de cette *praxis*.» *Ibid.*, p. 52.

3. Le marxisme «denies that the universe had any purpose or is aiming at the accomplishment of anything; only living organisms have purposes, and of these, men alone, as far as we can now tell, are conscious of their purposes and seek to control themselves and the world around them to attain their desires.» Selsam, *What is Philosophy?*, p. 72.

on ne lui donne pas la nourriture qu'il lui faut¹. Celui qui s'approprie la puissance matérielle peut enseigner aux hommes ce qu'il veut. Avec une pierre on peut tuer un homme, et avec moins que cela. Avec un poste de T.S.F. on peut corrompre tout un peuple.

* * *

Quelle différence y a-t-il donc entre un homme et un chien ? Leur principe et leur fin naturelle sont parfaitement identiques². L'un et l'autre poursuivent des biens matériels. Ce n'est que dans les limites des biens matériels qu'il y a des différences. L'homme peut lui-même en faire³, et jouir de ces biens d'une manière humaine. Le chien, par exemple, ne fait pas d'autos, et il ne jouit pas de l'auto comme l'homme peut en jouir. Le chien ne fait pas lui-même sa vie matérielle, et il ne pourrait pas, par lui-même, jouir des médicaments que l'homme peut lui procurer pour prolonger sa vie.

Évidemment, cette supériorité de l'homme est inséparable de certains désavantages. Il y a par exemple le fait que la nature ne procure pas à l'homme tout ce qu'il lui faut pour vivre ou pour bien vivre⁴. L'homme doit travailler et son travail est le plus souvent pénible. S'il tient sa vie dans ses mains, elle est le plus souvent difficile à tenir. Il y a les grandes souffrances humaines, souffrances si grandes que les bêtes ne pourraient jamais les connaître. Mais, nous assure le marxiste, tout cela n'est rien en comparaison... En comparaison de quoi ?

Nous avons déjà vu ce que pense le marxiste de la misère humaine. Quant au travail pénible, tout cela sera réglé dans la société communiste où le travail sera devenu le premier besoin de la vie⁵. Là, les hommes auront si bien compris les limites dans lesquelles ils doivent chercher leurs biens et ils sauront si facilement se les procurer, qu'ils ne sauront plus être

1. « Dans un sens exact et prosaïque, les membres de la société bourgeoise ne sont pas des atomes. La propriété caractéristique de l'atome, c'est de ne point avoir de propriétés et par conséquent de relation déterminée par sa nécessité naturelle avec d'autres êtres hors de lui. L'atome n'a pas de besoins, il se suffit à lui-même; le monde hors de lui est le vide absolu, c'est-à-dire qu'il n'a pas de contenu, de sens, de signification, justement parce que l'atome contient en lui-même toute plénitude. L'individu égoïste de la société bourgeoise, dans sa représentation abstraite, dans son abstraction morte, se gonfle et se mue en atome, c'est-à-dire en un être sans relations, qui se suffit à soi-même, sans besoins, absolument parfait, bienheureux. La réalité sensible qui n'est pas bienheureuse ne tient pas compte de son imagination, tous ses sens le contraignent à croire au sens du monde et des individus extérieurs à lui, et son propre estomac profane lui rappelle tous les jours que le monde extérieur n'est pas vide, mais l'unique source de réplétion. » Marx, *Morceaux choisis*, pp. 219-220. — « Le penchant au bonheur ne vit que dans une mesure insignifiante de droits spirituels et pour la plus grande part de moyens matériels. » Marx-Engels, *Etudes philosophiques*, pp. 42-43.

2. Marx-Engels, *Les grands textes du marxisme sur la religion*, p. 114.

3. « The most that the animal can achieve is to collect; man produces, he prepares the means of life in the widest sense of the words, which, without him, nature would not have produced. This makes impossible any immediate transference of the laws of life in animal societies to human ones. » Engels, *Dialectics of Nature*, p. 209.

4. « Une nature trop prodigue 'tient l'homme par la main comme un enfant en lièvre.' Elle ne fait pas du développement humain une nécessité naturelle. Ce n'est pas le climat tropical avec sa végétation débordante, mais la zone tempérée qui est le pays natal du Capital. » Marx, *Morceaux choisis*, p. 102.

5. *Ibid.*, p. 231.

malheureux. Ils trouveront alors idiote l'idée d'un bien spirituel et d'une béatitude éternelle. L'idée même de l'immortalité sera un sujet de ridicule universel¹. Ils ne pleureront plus la mort, car ils auront compris qu'à ce point de vue, nous sommes des chiens. Là règnera la liberté, c'est-à-dire la puissance de se conformer à la nécessité². Tout malheur qui pourrait encore survenir à l'homme sera devenu, grâce à cette liberté, un

1. «Tolstoï n'hésite pas à affirmer que les générations futures apprendront avec étonnement que jadis les hommes ont vécu dans la crainte de la mort, car elles se sentiront liées avec une société biologiquement immortelle dans son progrès.» Etcheverry, A., dans *Archives de Philosophie*, Beauchesne, Paris 1939, vol. XV, cahier II, p. 117.—«Je suis de nouveau allé chez Schapper hier. Je crains qu'il ne meurt bientôt. Lui-même parle de sa mort comme une chose résolue, il me dit même qu'il avait ordonné à sa femme de le faire enterrer dimanche prochain. Il est phthisique. Schapper parle et se conduit réellement d'une manière distinguée. Aussi longtemps que sa femme et son fils aîné furent dans la chambre, il parla français (il ne peut parler qu'avec difficulté). 'Je ferai bientôt la dernière grimace.' Il se moque de son vieil Oberski qui, depuis ces derniers mois, s'est converti au catholicisme, et prie; de Ruge qui croit de nouveau à l'immortalité de l'homme. En ce cas, dit-il l'âme de Schapper poursuivra celle de Ruge dans l'au-delà... Dis à tous nos gens que je suis resté fidèle aux principes. Je ne suis pas un théoricien. Pendant la période de réaction, j'ai eu assez à faire pour faire vivre ma famille. J'ai vécu comme travailler *hardworking* et je meurs prolétaire... Je l'ai salué de ta part et je lui ai dit que tu serais venu le voir si tu avais cru son cas aussi dangereux; cela lui fit visiblement plaisir. Schapper a 57 ans. Ce qu'il y a de véritablement mâle dans son caractère ressort à nouveau d'une manière claire et frappante.» Marx-Engels, *Les grands textes du marxisme sur la religion*, p. 97.

2. «Hegel fut le premier qui exposa exactement le rapport entre liberté et nécessité. Pour lui, la liberté consiste à comprendre la nécessité. 'La nécessité n'est aveugle qu'autant qu'elle n'est pas comprise'. Ce n'est pas dans le rêve d'une action indépendante des lois de la nature que consiste la liberté, mais dans la connaissance de ces lois, et dans la possibilité ainsi donnée de les faire agir systématiquement en vue de fins déterminées. Cela est vrai aussi bien des lois du monde extérieur que de celles qui régissent l'existence corporelle et intellectuelle de l'homme—deux ordres de lois que nous pouvons séparer tout au plus dans la pensée, mais non dans la réalité. La liberté de la volonté n'est donc pas autre chose que la capacité de se décider en connaissance de cause. Il en résulte que, plus libre est le jugement d'un homme concernant une question déterminée, plus grande est la nécessité qui détermine la teneur de ce jugement; tandis que l'incertitude fondée sur l'ignorance, l'incertitude qui semble faire un choix arbitraire entre un grand nombre de décisions possibles, diverses et contradictoires, prouve par là même qu'elle n'est pas libre, qu'elle est dominée par l'objet même qu'elle devrait dominer. La liberté consiste donc en cette souveraineté sur nous-mêmes et sur le monde extérieur, fondée sur la connaissance des lois nécessaires de la nature: elle est ainsi nécessairement un produit de l'évolution historique. Les premiers hommes qui se différencièrent du règne animal étaient en tout point essentiel aussi peu libres que les animaux mêmes; mais tout progrès dans la civilisation fut un pas vers la liberté. Au seuil de l'histoire humaine est la découverte de la transformation du mouvement mécanique en chaleur, la production du feu par frottement; au terme de toute l'évolution antérieure au moment actuel est la découverte de la transformation de la chaleur en mouvement mécanique: la machine à vapeur. Et malgré la gigantesque révolution libératrice que la machine à vapeur accomplit dans le monde social (cette révolution n'est pas encore à moitié terminée), il est pourtant indubitable que la découverte du feu par frottement la surpasse encore en action libératrice exercée sur le monde. Car elle donna pour la première fois à l'homme la domination sur une force de la nature et par là le sépara définitivement du règne animal. La machine à vapeur ne fera jamais faire à l'humanité un bond aussi puissant, quelque valeur qu'elle ait à nos yeux comme représentant tout ce qui se rattache à elle d'immenses forces productives, dont seul le second rend possible un état social où il n'y aura plus de distinctions de classes, de soucis pour les moyens d'existence individuelle, où il pourra être parlé pour la première fois de liberté humaine véritable, et d'une vie en harmonie avec les lois connues de la nature. Mais combien est jeune encore l'histoire tout entière de l'humanité, et combien il serait ridicule de vouloir attribuer une valeur absolue quelconque à notre conception d'aujourd'hui, cela ressort du simple fait que toute l'histoire jusqu'ici peut se définir de la période allant de la découverte pratique de la transformation du mouvement mécanique en chaleur à celle de la transformation de la chaleur en mouvement mécanique». Engels, M. E. *Duhring bouleverse la science (Anti-Duhring)*, T.I, pp. 170-172.

malheur purement phénoménal. Car, il comprendra si parfaitement que tout ce qui lui arrive désormais est absolument inévitable, et il se sera si entièrement conformé à ce qui ne peut pas être autrement, qu'il ne ressentira aucune contrariété entre son inclination et ce qui est. Ou encore, s'il restait fatalement quelque contrariété inévitable¹, il la saura inévitable, et par là même, il sera vainqueur. Il sera tout-puissant, car il saura qu'il n'y peut rien.

La plus grande misère de l'homme pré-communiste consiste dans sa capacité de concevoir, ou de croire qu'il peut concevoir un bien autre que les biens matériels. Cette capacité même provient de ses privations matérielles². Lorsque ces privations seront comblées, il ne pourra plus concevoir autre chose que des biens matériels. Bref, il sera complètement abruti. Il jouira de la vie tout comme un chien.

Si les hommes actuels sont épouvantés par la mort, c'est qu'ils n'en ont pas compris la nécessité. Mais l'homme de la nouvelle époque historique triomphera de la crainte de la mort et de la tristesse de perdre les êtres qui lui sont chers. Car il sera libre, c'est-à-dire qu'il se sera conformé à la nécessité naturelle; il aura conformé sa volonté... à la «puissance inhumaine qui règne sur tout».

III. PAR QUEL MOYEN L'HOMME RÉPOND-IL À SES BESOINS ?

Comment le marxiste conçoit-il le travail proprement humain ? Nous étudierons sa réponse dans un contexte aristotélicien et thomiste, afin de faire voir en même temps les vérités indéniables qu'il exploite pour donner à sa doctrine des apparences plausibles.

L'homme est *animal* raisonnable. Sa vie d'homme est donc sous la dépendance de la matière. Ses besoins matériels sont naturellement les premiers. L'homme ne peut vivre ni se défendre sans biens matériels. Son animalité est par nature tendue vers ces biens. Son désir de vivre est en quelque sorte antérieur à la raison. Toute vie humaine «indépendante

1. «Le règne de la liberté commence là où finit le travail déterminé par le besoin et les fins extérieures: par la nature même des choses, il est en dehors de la sphère de la production matérielle. Le civilisé doit, comme le sauvage, lutter contre la nature pour satisfaire ses besoins, il doit le faire dans toutes les formes de société et dans tous les modes possibles de production. Avec son développement, s'élargissent à la fois ce règne de la nécessité naturelle, et les besoins: mais les forces productives s'élargissent pareillement, qui satisfont ces besoins. La liberté dans ce domaine ne peut consister qu'en ceci: l'homme en société, les producteurs associés, règlent rationnellement cet échange matériel avec la nature, le soumettent à leur contrôle collectif, au lieu d'être dominés par lui comme par un aveugle pouvoir; ils l'accomplissent avec les efforts les plus réduits possibles, dans les conditions les plus dignes de leur nature humaine et les plus adéquates à cette nature. Mais un règne de la nécessité subsiste toujours. C'est au-delà de ce règne que commence le développement des puissances de l'homme, qui est à lui-même sa propre fin, qui est le véritable règne de la liberté, mais qui ne peut s'épanouir qu'en s'appuyant sur ce règne de la nécessité. La réduction de la journée de travail est la condition fondamentale.» Marx, *Morceaux choisis*, pp. 233-234.

2. «La misère religieuse est d'une part l'expression de la misère réelle et d'autre part la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit d'une civilisation dont est exclu l'esprit. Elle est l'opium du peuple.» Marx-Engels, *Les grands textes du marxisme sur la religion*, p. XIV.

de la matière» ne sera possible qu'à la condition de dominer cette matière dans une certaine mesure. Savoir se procurer de quoi manger et de quoi se vêtir, c'est déjà dominer humainement la matière.

Or, les besoins matériels de l'homme sont déjà profondément différents des besoins matériels de tous les autres vivants naturels. Les besoins purement matériels de l'homme sont déjà en dépendance de la raison. La vie animale n'est pas séparée de la raison. Car la nature ne procure pas directement à l'homme les biens matériels dont il a besoin, par nature, pour vivre, pour croître, pour conserver sa vie et se défendre. C'est pourquoi, à première vue, bien plus de choses manquent au corps de l'homme qu'à celui des autres animaux. Ceux-ci ont en effet, pour se protéger, des fourrures et des moyens de défense naturels que l'homme n'a pas. Mais, au lieu de tout cela, l'homme a sa raison et ses mains.

Les cornes et les ongles, dit saint Thomas, qui constituent pour certains animaux, leurs moyens de défense, et la dureté du cuir ou la multitude des poils et des plumes qui servent à les couvrir, attestent, dans ces animaux, l'abondance de l'élément terrestre; chose qui répugne à l'harmonie et à la délicatesse de la complexion de l'homme. Aussi bien, ces choses-là ne pouvaient-elles lui convenir. Mais, à la place, il a la raison et les mains, avec lesquelles il peut se faire des armes, et des vêtements, et toutes les choses nécessaires à la vie, d'une infinité de manières. C'est pour cela que les mains sont appelées par Aristote *l'instrument des instruments*. Il était mieux d'ailleurs, pour l'homme, en raison de sa nature raisonnable, capable de varier ses conceptions à l'infini, qu'il eût la faculté de se préparer lui-même des ressources à l'infini¹.

L'âme intellectuelle, dit le même auteur en un autre endroit, est en puissance à une infinité d'actes, du fait, qu'elle peut saisir des natures universelles. Il n'était donc pas possible de lui fixer des jugements instinctifs d'un certain genre, ou même des moyens spéciaux de défense ou de protection, comme c'est le cas pour les animaux, dont la connaissance et l'activité sont déterminées à certaines fins particulières. Au lieu de tous ces instruments, l'homme possède par nature une raison, et la main, qui est l'organe des organes, parce qu'il peut se fabriquer, par son intermédiaire, des outils d'une infinité de modèles et pour une infinité d'usages².

Saint Thomas ne fait qu'explicitement ici la pensée d'Aristote. Le Stagite, dans le *De Partibus Animalium*, défendait déjà la condition de l'homme contre ceux qui s'obstinaient à voir en lui le plus dépourvu des animaux:

.....A la vérité, disait Aristote, il n'est pas juste de dire, comme quelques-uns le font, que l'homme est le plus dépourvu des animaux, du fait qu'il a été produit nu-pieds, sans vêtements, sans armes pour se défendre. A l'encontre de cela, nous pouvons dire que tous les autres animaux n'ont qu'un seul moyen de défense et ne peuvent pas l'échanger pour un autre; ils sont pour ainsi dire obligés de dormir et d'accomplir toutes leurs besognes chaussés, il ne peuvent jamais enlever leur vêtement plus abondant, ni changer les armes qu'ils ont reçues une fois pour toutes. Mais, pour l'homme, il est possible d'employer plusieurs moyens de défense, et de les varier. Il peut choisir les armes qu'il veut et quand il veut. La main, en effet, devient à souhait serpe, ongle, corne, lance, épée, ou n'importe quel genre d'arme ou d'instrument; et elle peut être tout cela parce qu'elle peut les manier et les tenir tous. Et c'est pour cette raison que la nature a ainsi organisé la conformation de la main³.

1. *Ia*, q. 91, art. 3, ad 2.

2. *Ia*, q. 76, art. 5, ad 4.

3. Aristote, *De Partibus animalium*, liv. IV, ch. 10, p. 19.

HENRI LEGAULT, C. S. V.

(à suivre)